Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: [1]: La guerre européenne : avant-propos stratégiques

Artikel: Les batailles des Flandres
Autor: Feyler, F.
Kapitel: Les préliminaires de la bataille de l'Yser
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-339671

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES BATAILLES DES FLANDRES

Changeons de méthode. Pour tirer des conclusions de la manœuvre morale de la Marne, les versions des belligérants ont été ramenées à un récit type de la bataille, fourni par les documents actuellement connus. Pour la manœuvre de l'Aisne et de la Somme, l'étalon de jugement a été démandé surtout à la doctrine militaire, spécialement la doctrine de l'armée allemande. Il peut être intéressant, à l'occasion des grands engagements des Flandres, d'essayer d'un autre système de comparaison, et d'adopter, comme point de départ, les suppositions, réflexions et commentaires qu'a pu suggérer, au fur et à mesure de l'événement, la mise en présence des informations officielles quotidiennes des deux partis. A ce récit d'impressions journalières et passagères, on opposera les tableaux d'ensemble produits, de part et d'autre, par la succession des communiqués de la période entière. De l'opposition de ces trois récits, peut-être se dégagera-t-il des conclusions plausibles.

Les préliminaires de la bataille de l'Yser.

Le 12 octobre, date à laquelle a été arrêtée ci-dessus la citation des communiqués des belligérants, on ne discerne encore rien de précis de l'opération qui se prépare. Il en sera de même pendant les quelques jours suivants. On n'a que des impressions résultant

surtout de nouvelles privées. Celles-ci annoncent, entre autres, la formation d'une nouvelle armée allemande qui serait dirigée vers la Belgique où elle opérerait sa jonction avec les forces libérées par la chute d'Anvers.

D'autre part, aucun renseignement positif ne parvient au sujet de l'armée belge. On remarque seulement que les dépêches allemandes, qui ajournent la publication des prises jusqu'au moment où le compte exact pourra en être établi, ne renferment presque aucune allusion à la garnison qui devrait être prisonnière. Cela parait surprenant. On en conclut qu'elle a pu s'échapper. Cette supposition deviendra bientôt une certitude. L'armée belge a évacué la ville à temps et file vers le territoire français en longeant la mer.

Le premier renseignement officiel au sujet d'une nouvelle et prochaine opération est de source française. Il remonte au 5 octobre. Ce jour-là, ou la veille, de grosses masses de cavalerie allemande suivies d'autres troupes, sont apparues entre Lille et Armentières. La cavalerie française s'est portée à leur rencontre, et pendant plusieurs jours des passes d'armes ont eu lieu sur les rives de la Lys, aux environs d'Armentières et plus à l'ouest. Ces passes d'armes semblent avoir conduit à un refoulement peu accentué des têtes de colonnes allemandes vers le nord-est.

En même temps, des combats d'infanterie s'engageaient à Lille, qui finit par tomber aux mains d'un corps d'armée allemand, le 12 ou le 13 octobre.

A cette date, une offensive française a été annoncée sur le front Béthune-Hazebrouck, se portant contre des forces signalées sur la ligne Bailleul-Estaires-la-Bassée. Plus au nord, des engagements étaient signalés jusqu'à Cassel.

Enfin, dernier renseignement, les alliés ont atteint Ypres.

En face de ces informations françaises, le télégraphe n'a transmis de Berlin que la seule indication de l'occupation de Lille. Il l'a fait sur le mode ironique :

Nous avons occupé Lille, où nous avons fait quatre mille cinq cents prisonniers. Les autorités de la place avaient déclaré à nos troupes qu'elle était ville ouverte. Cependant, au cours d'une tentative d'enveloppement par Dunkerque, l'ennemi a envoyé des troupes à Lille avec l'ordre d'y tenir jusqu'à l'arrivée de l'armée enveloppante. Celle-ci n'arriva pas, naturellement. Il s'ensuivit que la ville, défendue inutilement, éprouva des dommages lors de son occupation par nos troupes.

D'autre part, dès le 14 octobre, on discerne dans les dépêches allemandes des indications relatives à l'armée belge. « En Belgique, dit le communiqué de ce jour-là, les forces ennemies et parmi elles une partie de la garnison d'Anvers, battent rapidement en retraite de Gand vers l'ouest, dans la direction des côtes. Nos troupes sont à leur poursuite. »

La vérité se précisera lorsque le lendemain le quartier général publiera, entre autres, les indications suivantes :

A Anvers, nous avons fait au total quatre à cinq mille prisonniers. Il est probable que très prochainement un grand nombre de soldats belges, qui avaient revêtu des habits civils, seront également capturés. D'après une communication de Terneuzen, environ vingt mille soldats belges et deux mille soldats anglais se sont réfugiés sur le territoire hollandais. Leur fuite a été effectuée en toute hâte...

... A l'approche de nos troupes, le reste de l'armée belge a rapidement évacué Gand.

Dès l'instant que le seul chiffre catégorique est celui des 4 à 5000 prisonniers, sans doute de la garnison sédentaire, le surplus n'étant qu'une espérance et une communication sans précision d'origine, ce « reste » de l'armée belge doit être l'armée elle-même. Une dépêche particulière du *Journal de Genève* le fera savoir le jour suivant, 16 octobre ; elle informera que l'armée

belge s'est réunie à la gauche de l'armée anglo-française, entre Armentières et la mer du Nord.

Le même jour, une dépêche de Londres annonce l'engagement des troupes britanniques avec l'ennemi vers l'aile gauche des alliés. Il faut donc que l'armée anglaise qui, au cours de la bataille de l'Aisne se trouvait en ligne dans la région de Soissons, ait été retirée de ce front et transportée dans les Flandres.

En résumé, à la date du 16 octobre, on saura approximativement que des forces anglo-françaises ont prolongé la gauche de l'armée sur le front La Bassée-Estaires-Bailleul, face à des troupes allemandes qui ont occupé Lille; que l'extrême-gauche de ces forces a avancé jusqu'à Ypres; que plus à gauche encore, et jusqu'à la mer, l'armée belge a opéré sa jonction, et qu'elle a sur ses talons des troupes de poursuite allemandes que, le 17, une dépêche officielle de Berlin, montrera à Bruges et à Ostende.

A ces indications officielles, s'ajoutent des informations privées trop répétées et concordantes pour ne pas être acceptées, d'autant plus qu'elles répondent aux probabilités offertes par la situation générale. Elles indiquent, notamment, des effectifs allemands très importants, constitués non seulement par les troupes d'Anvers et par des corps retirés du front de l'Aisne, mais par des formations nouvelles venues de l'intérieur et procurées par l'Ersatz-réserve, par la landwehr et par des volontaires.

Voilà ce que l'on sait ou croit savoir au moment où les nouvelles batailles se dessinent. Quant à la situation stratégique, et aux probabilités qu'elle autorise pour le contrôle des allégations de faits, il convient, dans l'incertitude du moment, de l'apprécier avec une prudente circonspection. Les alliés proclament leur victoire stratégique d'ores et déjà certaine, mais les journaux allemands accordent à leur état-

major le même avantage. Depuis le commencement des hostilités, ces oppositions ont été les mêmes. Au mois d'août, la victoire stratégique de l'empereur Guillaume était parole d'Evangile pour la presse allemande, et toutes les apparences lui étaient favorables en effet. Le mois de septembre a transformé la situation et mis les apparences du côté anglo-français. Maintenant, au mois d'octobre, à la date où nous sommes arrivés, on ose à peine parler d'apparences. Il n'y a que des rumeurs de presse.

Il semble, néanmoins, si l'on envisage la succession des événements généraux, que les opérations entrent dans une quatrième phase.

La première a été celle de la manœuvre de la Meuse. Les Allemands ont eu l'initiative des mouvements; ils refoulent l'adversaire à quelque 180 kilomètres à l'intérieur de son territoire.

La deuxième phase est celle de la manœuvre de la Marne. Les Anglo-Français prennent à leur tour l'initiative des mouvements ; ils reconduisent leur ennemi à environ 80 kilomètres en arrière.

Troisième phase, directement liée à la précédente qu'elle prolonge : la manœuvre de l'Aisne et de la Somme. Les Allemands s'appliquent à ressaisir l'initiative des mouvements aux lieux où ils ont été reconduits ; les Anglo-Français s'appliquent à la conserver.

Et voici la quatrième phase : la manœuvre des Flandres. Les Allemands désespérant de ressaisir l'initiative aux lieux de la précédente, changent leur effort de place ; ils le reportent à quelque 100 kilomètres plus au nord, débordant en même temps à l'ouest. Leur volonté espère s'imposer de nouveau là à l'adversaire, lequel, à son tour, résiste et cherche même à profiter de la circonstance pour imposer définitivement la sienne à l'aide d'une contre-manœuvre.

Traduisons tout cela en termes militaires :

La manœuvre de la Meuse est une offensive allemande et une défensive des alliés ;

La manœuvre de la Marne est une offensive des alliés et une défensive allemande ;

Les manœuvres de l'Aisne et des Flandres conjointes sont une offensive des alliés et une contre-offensive allemande. L'état-major allemand exécute en très grand ce qu'il a tenté en moins grand au début de la manœuvre de l'Aisne, quand il poussait dans le bassin de l'Oise, sur Noyon, un échelon débordant chargé d'empêcher l'enveloppement ennemi. En dégarnissant la ligne de combat primitive, en libérant l'armée d'Anvers, en appelant d'Allemagne des formations nouvelles, il a constitué une puissante réserve de manœuvre, débordant à droite, avec 100 kilomètres de recul, le front de l'Aisne, et il la jette en avant.

La bataille sur l'Yser.

PREMIERS ENGAGEMENTS

Ce que l'on a appelé la course à la mer a pris fin. Le 16 octobre, les forces alliées occupent toute la région d'Ypres jusqu'à la côte. Face à Lille, soit sur les deux rives de la Lys, elles marquent des progrès dans la direction de Bailleul à Armentières, aux environs d'Estaires et à l'ouest de La Bassée. Les troupes allemandes occupant la Belgique occidentale n'ont pas dépassé la ligne Ostende-Thourout-Roulers-Menin.

Cette dernière indication est fournie, elle aussi, par une dépêche française. Berlin n'a rien fait savoir le 16, et dira, le 17, que la situation dans le nord reste sans changement. Il semble, en effet, que sauf les divers progrès indiqués ci-dessus par les alliés et le